

CULTURE ET BARBARIE EUROPÉENNES

LAURENT POCHAT
Historien

Culture et barbarie européennes, Edgar Morin, Bayard Editions Courtry, 2009.

L'ouvrage est l'esquisse d'une anthropologie de cet avatar tragique de la civilisation qu'est la barbarie. Menace permanente, compte tenu de la fréquence historique très régulière de ses réapparitions, elle est un indicateur des dangers qui nous guettent, mais aussi, une invitation à la vigilance éthique dans un monde en pleine métamorphose que bouleversent ce que l'on dénomme déjà, au plus haut niveau de gouvernance des états, «les forces du mal». La barbarie nous ramène ainsi à l'aube de l'humanité et aux premières lueurs de la civilisation dans le croissant fertile du Tigre et de l'Euphrate, avec son extension en Méditerranée et son cortège de violences inscrit dans la longue durée jusqu'à l'époque la plus récente. Au fil des pages, nous nous interrogeons : peut-on faire enfin échec à la barbarie sous toutes ses formes ? En une longue évocation historique, Edgar Morin analyse les fractures qui ont déterminé les forces malignes poussant l'Homme à s'autodétruire et à détruire son prochain. La soif du pouvoir et de la conquête, mais aussi l'imperium du prosélytisme pour ceux qui pensent détenir des vérités sacrées, donc immortelles, ne sont-ils pas les éléments cruciaux expliquant les dérives sauvages des civilisations les plus brillantes ?

Avec ce concept de civilisation apparaît donc son antonyme diabolique complexe : la barbarie. Le stade le plus évolué de cette dernière en est le système concentrationnaire érigé en méthode rationnelle d'extermination à grande échelle de peuples ou même d'ethnies entières, l'exode organisé de populations en les menaçant de mort, les marches forcées, les assassinats programmés... Toutes ces abominations pullulent dans l'Histoire des hommes, même si de courageuses résistances et des modes de pensée progressistes constituent des exemples héroïques d'antidotes culturels à la folie d'*homo sapiens demens*. Le pire, toutefois, est à craindre encore car d'autres formes de barbarie peuvent en effet surgir à chaque instant, l'imagination de l'homme étant particulièrement fertile dans l'horreur.

Edgar Morin distingue les sociétés archaïques et les sociétés historiques. Les premières, limitant leurs besoins à la nature et à l'autosuffisance, n'ont rien de commun avec celles

qui leur ont succédé à des stades considérés comme plus avancés culturellement. Une longue métamorphose a lentement engendré les grandes civilisations qui, alternativement (car nous savons, avec Paul Valéry, qu'elles sont toutes « mortelles » à terme) ont dominé certaines parties du monde ou même, comme c'est le cas aujourd'hui avec la « globalisation » à l'américaine, la totalité de la planète. La civilisation n'est rien d'autre qu'une prise de pouvoir pour l'exercice d'une domination sans concession. Or, le pouvoir exclut toute mesure (« malheur aux vaincus ! ») et la loi du plus fort s'impose jusqu'à l'*hybris*, jusqu'à cette aveugle folie des grandeurs hypostasiant la force et engendrant du même coup les prémices de plus en plus nets de cette barbarie impitoyable qui n'attend plus que l'occasion propice (une bonne petite guerre, par exemple) pour se donner carrière sans danger notable. Pour le dominant, le respect d'autrui s'efface devant son idolâtrie de conquête. Le dominé, pour lui, n'est plus rien d'autre qu'un ennemi à abattre, une présence gênante dont il faut se débarrasser au nom de valeurs raciales, militaires, techniques, financières ou spirituelles n'ayant d'autres motifs profonds que le profit, l'enrichissement et le culte infantile d'un nationalisme mâtiné de patriotisme.

La barbarie devient dès lors un élément de civilisation qui établit un rapport de forces entre *dominant et dominé*. Quand l'homme nomade se sédentarise, exploite son milieu et exporte sa conception de la vie, la guerre résulte de cela comme une conséquence naturelle. Mais paradoxalement, les sociétés historiques développent aussi d'admirables créations par l'échange, les arts, la culture et la connaissance. De profondes mutations affectent alors ce type de sociétés créatrices de richesse et de beauté que chacun veut imiter, singer, égaler. Les conquêtes coloniales témoignent d'évidence d'un acharnement à vouloir posséder l'autre. Les grandes découvertes du XVI^e siècle ont ainsi été le résultat d'une première mondialisation concrétisée par le traité de *Tordesillas* (1494) où l'Espagne et le Portugal se partagèrent le Nouveau Monde, sans état d'âme aucun, et surtout sans considération des populations indigènes qu'ils massacrèrent avec ferveur et jubilation au nom d'un droit de conquête très chrétien pour la gloire de Dieu et sous le regard bienveillant de ce dernier.

La barbarie est-elle donc un produit de la civilisation ? Les invasions *barbares* entraînant la chute de Rome révélèrent cet état de fait. Les Goths, en effet, s'inspirèrent largement des destructions que les Romains avaient orchestrées en Europe pour donner naissance à de nouveaux Etats à leur image lors de leur victorieuse progression militaire vers le Nord, l'Est et le Sud de l'Europe. Cet enchevêtrement constant du Bien et du Mal est une donnée permanente dans l'étude des sociétés humaines écartelées entre destruction, assimilation, intégration et épanouissement.

« Si l'on peut et doit résister à la barbarie, et même essayer de la refouler, n'est-elle pas un ingrédient de civilisation qu'on ne pourra jamais supprimer ? » (Edgar Morin p. 16)

Edgar Morin met aussi l'accent sur un aspect capital qui est la barbarie religieuse. Le point de départ a été l'opposition entre le polythéisme et le monothéisme. Alors que l'Antiquité romaine était tolérante (les conquêtes romaines ont en partie respecté les croyances des peuples soumis, en juxtaposant leurs dieux à ceux des peuples dominés), tout s'est gâté avec le monothéisme qui engendra une forme d'intolérance propice à la barbarie. Le fait de considérer le christianisme comme seule religion d'État dans l'Empire romain bouscula les pensées, les usages, les traditions. Cette nouvelle

croissance en un Dieu unique produisit une religion officielle, véritable monopole de la vérité propre à une orthodoxie politico-religieuse dogmatique, donc érigée en principe absolu. C'est ainsi que l'on accepta les persécutions contre les hérésies et que toute forme de violence devint légitime et voulue par Dieu lorsqu'il y avait déviance par rapport à l'ordre religieux et monarchique établi. Le siècle d'or espagnol s'illustra bien par la conversion ou l'expulsion de la péninsule ibérique des minorités religieuses et ce conflit s'exporta facilement aux Amériques. Les guerres religieuses qui éclateront ensuite en Europe seront des guerres civiles ou chaque nation naissante aura tendance à choisir la purification religieuse et ethnique (cf. la Saint Barthelemy ou la pratique des « dragonnades » sous Louis XIV) avec toutefois quelques adoucissements comme le compromis de l'édit de Nantes.

La barbarie se renforcera également avec l'émergence de l'État-nation. C'est avec la Révolution française que l'idée de nation prendra son envol en intégrant les ethnies. Cette idée fera son chemin jusqu'au XXe siècle en modifiant les empires, les régimes autoritaires et les monarchies, et elle culminera dans les guerres dites « mondiales ». Les vainqueurs imposeront alors la Constitution politique des nations dans un monde pluriethnique où les nationalités conserveront pourtant une certaine autonomie :

- L'Empire ottoman, jugé malade, maintint la tolérance religieuse et un équilibre des différences.
- Le démantèlement de l'empire austro-hongrois imposa l'idée d'une nation souveraine avec son corollaire ultérieur de violence barbare lors de la dislocation de l'ex-Yougoslavie.

Les sociétés se métamorphosèrent sur un espace territorial dans lequel la barbarie confondra tendance purificatrice et épanouissement des arts et de la culture. La plupart des empires ont fonctionné et fonctionnent toujours à l'esprit de conquête ou l'idéal prôné sombre dans l'absurdité. Ils ont tous en commun une forme de démesure rendant impossible l'unification et le dialogue. Guerres de conquête, guerres coloniales, guerres subversives... cinq siècles de barbarie européenne ont d'évidence bouleversé l'ensemble du monde.

Quant au totalitarisme, c'est un processus historique issu d'un accident suicidaire : la première guerre mondiale fut un déchaînement de barbarie en Europe. D'une manière générale, le communisme soviétique aboutit à un processus de radicalisation en instaurant le parti unique et l'échec du socialisme éclairé provoqua la mise en place d'une barbarie d'état qui fit rapidement le lit du stalinisme.

Dans le fascisme, la coordination des moyens de production capitalistes à l'échelle étatique stimula la montée du parti nazi revendiquant son « espace vital » avec l'aboutissement d'un système concentrationnaire d'extermination de tragique mémoire. Lequel de Staline ou d'Hitler fut le plus détestable ? Question sans intérêt. Souhaitons simplement que la hantise des barbaries, en s'intégrant à l'idée d'Europe, induise une conscience européenne de « reliance » entre les hommes.

Si les sociétés historiques ont réduit à néant les sociétés archaïques, c'est surtout l'essor mondial de la civilisation occidentale qui a développé une destruction de type génocidaire, notamment pour les peuples sans État, c'est-à-dire pour l'ensemble des peuples indigènes soumis à la vindicte des conquérants. Ce fut notamment le drame des Amérindiens avec toutes les conséquences catastrophiques que l'on sait.

Mais c'est aussi en Europe que les esprits se sont élevés contre la barbarie en mettant en doute le principe d'un Dieu créateur de l'univers impliquant un ordre immuable parce que sacré. Quelques personnages s'affirmèrent ainsi dans un univers policé comme Bartolomé de Las Casas, Montaigne, Spinoza. Ils le firent par leur scepticisme et montrèrent que l'un des aspects de la barbarie européenne était précisément de traiter l'« autre » (*i.e* celui qui est différent) de barbare.

La résurgence de la culture grecque dans la conscience européenne a développé l'humanisme, c'est-à-dire l'homme débarrassé de Dieu et du pouvoir de l'inquisiteur. En cela, l'Europe occidentale, pourtant avide de domination, est aussi devenue un foyer d'idées émancipatrices qui vont saper elles-mêmes cette domination. Les principes fondamentaux de la Révolution française contiennent en eux-mêmes les éléments permettant d'atténuer la violence. Les antidotes *liberté, égalité, droit des peuples, droits de l'Homme* ... sont la résultante de mouvements libres de pensée en progression permanente. À l'ère planétaire, la deuxième mondialisation issue de cette conquête des mondes et de foyers de domination, propulse aussi, en marge des lois du marché, des sociétés dans lesquelles le transfert des connaissances et le déplacement des idées influencent notre conception de l'univers. Cette mondialisation qui, dans un premier temps, reposait sur les autorégulations économiques d'un marché prédisant la fin prochaine des États et des nations, sombre aujourd'hui dans l'incohérence. La réalité des patries est bien ancrée dans la mondialisation.

Pour ne rien conclure

Nous n'avons pas encore une conscience planétaire des enjeux et des risques encourus bien que nous disposions d'un territoire, la Terre Patrie, de moyens de communication étonnants et d'une économie à construire hors spéculation. Les techniques, les sciences, l'économie et le profit ont leurs limites. Une autorité régulatrice légitime et de portée planétaire doit surgir devant le désarroi des Nations. La mondialisation économique, désormais, ne peut nier l'existence d'une mondialisation humaniste, palliatif ultime à la barbarie.